
SERMON XI.

LE LUXE.

SERMON SUR Prov. XXV , 6.

Ne fais pas le magnifique.

MES FRÈRES , Ce n'est pas à tous les hommes sans exception que cette exhortation s'adresse : ce n'est pas toute espèce de magnificence que Salomon veut interdire. Il est des circonstances où elle devient une bienséance , un devoir d'état ; il en est d'autres où elle peut être une vertu. Renfermée dans les bornes de la prudence et de la sagesse , elle sied aux rois , aux chefs des nations. L'éclat dont elle les couvre , voile en eux les

Tom. III.

17.

foiblesses et les misères de l'humanité, éblouit les regards, agit sur l'imagination des peuples qui leur sont soumis, forme un prestige qui les fait paroître comme des êtres d'une nature supérieure. Ainsi en les faisant respecter, elle leur rend la rigueur moins nécessaire pour être obéis ; et leur gouvernement peut être d'autant plus doux, que leur personne en impose davantage.

Il est encore une autre espèce de magnificence, non-seulement permise, innocente, mais vraiment noble et grande. C'est celle qui s'applique aux objets d'utilité générale. Le voyageur éclairé aime, en parcourant un pays, la voir briller dans les édifices publics, dans tout ce qui intéresse la nation : il en tire un heureux augure pour sa prospérité et la bonté de son gouvernement. Ainsi Salomon déploya la pompe de l'Orient en élevant un temple à l'Eternel. Ainsi dans tous les siècles de l'ère chrétienne, une sainte magnificence créa des maisons de charité, ouvrit des asiles à la pauvreté, au malheur. Ainsi chez les peuples où règne l'amour de la patrie, on voit des fondations sans nombre pour soulager la misère, pour instruire l'enfance, pour avancer les progrès des arts, des sciences et de la religion. Ce genre de magnificence appartient aux âmes grandes, aux esprits élevés, aux cœurs qu'anime

la charité. Elle convient aux particuliers comme aux princes : renfermée dans des bornes plus ou moins étroites, elle convient à l'homme de tous les états qui jouit de quelque aisance, à l'habitant des campagnes comme à l'habitant des cités. Heureux celui qui sait employer sa fortune à ce noble usage ! Heureux celui qui loin de se plaire à étendre ses domaines, à entasser ses revenus, met son ambition à se rendre utile et cher à ses contemporains, à pourvoir aux dépenses de convenance, d'intérêt commun, élevant ainsi des monumens qui parleront encore de lui lorsqu'il ne sera plus, et feront dire avec l'attendrissement de la reconnoissance : C'est lui qui le fit ; c'est à lui que nous le devons ; des monumens qui feront bénir sa mémoire de génération en génération.

Mais lorsque le goût de la magnificence n'a pour objet que nous-mêmes, et pour motif que la vanité ; lorsqu'il n'emploie que de petits moyens, et ne s'exerce que sur des frivolités, alors il prend le nom de *luxe*, ce nom qui réveille tout seul l'idée d'une passion fatale ; et voilà précisément ce que condamne Salomon dans notre texte. Faisons-nous une juste idée du luxe. Pénétrons-nous de son crime et de ses dangers. C'est tout le plan de ce discours. Ecoutez-

nous, M. C. F., avec toute l'attention que demande de vous, et notre ministère, et l'importance d'un tel sujet.

I. J'appelle *luxe* toute dépense qui ne s'accorde pas avec nos facultés, notre rang, ou dont l'exemple est dangereux pour nos frères.

1.° Je dis qui ne s'accorde pas avec nos facultés. Il est évident que notre manière de vivre doit être calculée sur notre fortune. Tout homme qui dépense au delà de son revenu, au delà de ce que lui rapportent ses fonds, ses propriétés, ou de ce qu'il peut gagner par son travail, cet homme n'est pas seulement coupable aux yeux de la morale, mais à ceux de la raison : cet homme est un insensé. Il ne faudroit pas même aller jusqu'au dernier terme de nos moyens : il est des dépenses de bienséance, d'édification, de devoir qu'il ne faut pas oublier : il est des circonstances qui peuvent nous priver des ressources sur lesquelles nous comptons, ou demander davantage ; des améliorations, par exemple, des réparations, des accidens, des maladies. La sagesse veut que nous ne nous reposions pas sur l'avenir, et que nous mettions en réserve quelque chose pour de telles occasions.

2.° Un second caractère du luxe, c'est de faire plus que ne demande notre état, la place que

nous occupons dans le monde. Il résulte de l'organisation sociale une différence de rang et de fortune entre les hommes, d'où nécessairement doit suivre une différence dans la manière de vivre. La religion en nous rapprochant les uns des autres par l'esprit de la charité, par l'idée d'une origine et d'une destination commune, d'un même Père et d'un même héritage, la religion n'a pas détruit cependant cette différence. Elle veut que nous respections cet ordre qui, par un lien secret, tient à l'harmonie générale. Chercher à sortir de sa place; vouloir imiter ceux qui sont au-dessus de nous; s'égaliser à eux; et même se permettre, en fait de dépenses vaines et superflues, tout ce qui n'est pas précisément au-dessus de sa condition, au lieu de s'en tenir à ce qu'elle exige, c'est un principe de désordre dont les suites peuvent s'étendre fort loin, et qui dès ses premiers effets mérite le nom de luxe.

3.^o J'ai dit enfin qu'on peut donner ce nom à toute dépense dont l'exemple est dangereux pour ceux qui nous entourent. Ceci paroît plus sévère et n'est pas moins vrai. Vous introduisez dans le cercle où vous vivez, un usage nouveau, coûteux; ou bien, en faisant plus que les autres en certaines occasions, vous excitez une

émulation funeste. Il n'y a rien en cela qui dépasse votre fortune : la considération dont vous jouissez vous permet cet air de supériorité ; mais c'est pour cela même qu'on vous regarde , qu'on vous imite ; et si en vous imitant , vos amis , vos concitoyens , comme cela ne manquera point d'arriver , sont entraînés au delà de leurs facultés , serez-vous innocent au tribunal de votre propre cœur ? La charité vous permet-elle de tendre un piège à vos frères ? N'est-ce pas ici l'occasion d'appliquer cette belle maxime de St. Paul ? *Toutes choses me sont permises , mais toutes choses n'édifient pas. Que nul ne cherche ce qui l'accommodé en particulier , mais que chacun cherche aussi ce qui convient aux autres* (1).

Vous direz peut-être : Ils ont tort d'imiter ce qui ne convient pas à leur fortune. Ils ont tort sans doute ; mais vous qui saviez que ce seroit la suite naturelle de votre exemple , je le répète , n'êtes-vous point coupable de le leur avoir offert ? Ils ont tort sans doute ; mais dans ces occasions où l'amour-propre se déguise sous un faux air d'honnêteté , de générosité , est-il si facile de savoir s'arrêter , de consentir à faire moins que les autres ? Ne faut-il pas pour cela

(1) 1 Cor. X , 23. 24.

une force , un courage peu commun ? Les exemples d'ailleurs en se multipliant , ne changent-ils pas l'usage et toutes les proportions ? Ce qui jadis n'étoit que simple , ne devient-il pas ridicule et mesquin ? Les personnes les plus raisonnables , même en se tenant en arrière , ne sont-elles pas entraînées peu à peu plus loin qu'elles ne veulent et qu'il ne convient ?

Vous entrevoyez déjà , M. F. , les funestes conséquences du luxe ; mais vous les sentirez mieux , et vous en frémirez avec nous , en le considérant comme absolument opposé à la vertu et au bonheur ; ou ce qui est la même chose , à l'esprit de la religion et à nos plus chers intérêts.

II. 1.^o L'esprit de la religion est un esprit de justice qui nous fait respecter les droits de nos semblables , et craindre d'y porter la moindre atteinte. Le luxe , au contraire , suppose en nous le désir de les surpasser , de nous élever au-dessus d'eux ; souvent même de les humilier par notre éclat , de les effacer , d'écraser leur amour-propre ; il nous engage ainsi à leur faire un tort qui , pour être peu réel , n'en est pas moins sensible ; mais il y a plus ; le luxe est la source de mille injustices positives et directes. Vous voyez des hommes qui manquent à leurs engagements , des dépositaires infidèles , des créan-

ciers dont la confiance est trompée, des artisans, des journaliers dont on retient le salaire, et dont le cri s'élève au ciel (1). Quelle est la cause la plus générale de tous ces désordres ? C'est le luxe, qui engage les hommes de tous les états dans des dépenses supérieures à leurs facultés, qui les met à la gêne, et fait que, ne pouvant suffire à tout, ils aiment mieux manquer aux droits sacrés de la justice, que de retrancher quelque chose à la vanité. Ajoutons que le luxe fait germer et développe dans le cœur humain l'esprit d'intérêt, ce grand moteur, ce grand conseiller de l'injustice, cette *racine de tout mal*, comme l'appelle St. Paul (2). Le goût des jouissances du luxe porte naturellement nos vœux vers l'or qui peut les procurer : il semble que ce soit un enchanteur qui peut seul embellir notre vie ; on en vient à l'estimer au-dessus de tout, et dès-lors il est à craindre qu'on ne fasse tout pour le posséder.

L'esprit de la religion est encore un esprit de charité qui nous lie à tous les hommes sans exception, et nous fait voir avec un intérêt plus tendre ceux qui sont plus infortunés ; il nous fait partager leurs peines et leurs souffran-

(1) Jaq. V, 4.

(2) 1 Tim. VI, 10.

ces ; il nous porte à les soulager même au prix de nos jouissances , même en nous imposant des privations. Le luxe dénoue insensiblement le lien qui nous unit à nos frères ; il nous isole d'eux par le désir de paroître et de briller : rien n'est plus opposé à cet aimable épanchement , à cette douce sympathie , à cette tendre condescendance de la charité qui *se fait tout à tous* (1). Il nous isole de nos frères par mille vaines délicatesses qu'il inspire , par un caractère faux et frivole qu'il donne à l'esprit , en nous portant à n'estimer , à ne considérer , à ne rechercher que le petit nombre de ceux qui jettent quelque éclat , à regarder avec indifférence , pour ne pas dire avec dédain , ceux qui en sont dépourvus. Il isole surtout l'homme ; il brise les nœuds de la charité , parce qu'étendant sans mesure ses désirs et ses besoins , il l'occupe sans cesse de lui-même , le concentre en lui-même. Celui qu'il possède songe trop à ses plaisirs , à ses jouissances pour penser aux malheurs d'autrui : bien loin d'avoir quelque chose en réserve pour soulager l'indigent , bien loin d'être disposé pour lui à quelque sacrifice , il trouve qu'il n'a jamais trop , que dis-je ? jamais assez pour lui-même.

(1) 1 Cor. IX, 22.

L'esprit de la religion est un esprit d'humilité. L'humilité, voilà la grandeur du chrétien; voilà sa *parure*. Comme un voile transparent donne à la beauté un attrait plus doux et plus touchant, ainsi cette humilité sous laquelle il cherche à se dérober aux regards, donne un nouveau charme à ses vertus, un nouveau prix aux talens dont il est orné. Semblable à la fleur timide qui se cache sous l'herbe et se trahit par son parfum, loin d'éblouir les yeux d'autrui par l'étalage de sa supériorité, de ses avantages, il semble vouloir se les déguiser à lui-même; il se refuse aux distinctions les plus méritées; il craint l'éclat; il évite tout ce qui brille. Quel contraste entre ce caractère du disciple de Jésus, et le goût du luxe qui porte l'homme à vouloir paroître en toute occasion, à vouloir se distinguer, et comment? de la manière la plus absurde, la plus misérable, par des habits, par des repas, par des choses qui lui sont étrangères, et ne sauroient rien ajouter à son mérite réel! Une telle passion ne détruit-elle pas tout rapport, toute sympathie, entre notre Maître adorable et nous? Ah! loin qu'elle nous porte à l'imiter, elle nous inspire de l'aversion, de l'horreur pour cette voie d'obscurité, d'humiliation où il a marché, où il nous invite à le suivre.

L'esprit de la religion est un esprit de retraite. C'est dans le calme de la vie domestique , dans le silence du recueillement que le Chrétien aime à nourrir son âme des idées de la foi , à s'examiner soi-même , à surveiller , à suivre ses actions , ses sentimens et ses pensées pour les régler sur la loi de Dieu. Le luxe amène l'esprit de dissipation : le tumulte , le bruit sympathise avec l'éclat et la vanité ; les jouissances du luxe ne peuvent se passer de témoins ; il a besoin de l'admiration d'autrui.

L'esprit de la religion est enfin un esprit de pureté, d'élévation, de détachement du monde. La religion ne défend pas sans doute les plaisirs innocens ; elle n'est pas l'ennemie de la joie, elle qui nous en fait goûter jusque dans les privations et les douleurs. Mais comme elle a pour but de rétablir la dignité de notre nature , elle nous exhorte à *nous préserver des passions de la chair , qui font la guerre à l'âme* (1). Elle nous invite à combattre nos sens , à reprendre sur eux cet empire que le péché nous a fait perdre. Elle veut que , souverain de la nature et de lui-même , l'homme ne puisse être amolli , détourné par aucune tentation , que jamais la

(1) 1 Pierre II, 11.

voix du sang et de la chair ne ralentisse sa marche. Le goût du luxe au contraire dégrade notre âme ; il donne à la séduction des armes puissantes et prépare d'avance l'homme à succomber : il nous ôte cette vigueur de caractère, cette énergie, cette indépendance morale qui sied à un être fait à l'image de Dieu : il nous rend esclaves des sens, esclaves des jouissances les plus frivoles, les plus misérables : il nous asservit à quiconque peut nous les procurer, et nous dispose à les payer, s'il le faut, au prix de l'honneur, de la probité, de la foi.

La religion élève notre esprit et nos pensées. Elle nous montre les objets sous leur vrai point de vue : pour un Chrétien il n'est de honte et de malheur que dans le vice, de bonheur et de gloire que dans la vertu. Le luxe nous fait joindre à l'éclat l'idée d'honneur et de distinction, aux plaisirs des sens celle de félicité ; il altère en nous les notions du vrai et du faux, du bien et du mal ; en corrompant le cœur, il fausse le jugement et rapetisse l'esprit.

La religion nous détache d'un monde périssable : elle nous montre le ciel où est notre trésor, où notre Rédempteur nous attend : elle y place notre cœur. Le luxe enveloppe notre âme comme d'un filet qui la retient captive :

chacune de ses jouissances est un lien qui l'attache à la terre ; et lors même qu'elle ne trouverait pas ici-bas le bonheur , en la rendant toute charnelle , il lui ôte la faculté de soupirer après un autre univers , de désirer des plaisirs spirituels , de concevoir même une félicité plus pure et plus noble.

Voilà donc où peut nous conduire ce luxe qui dans ses commencemens semble innocent et doux , qu'on est tenté de regarder comme un perfectionnement de l'espèce humaine , comme un dernier degré de sociabilité , comme un signe de délicatesse et de goût , comme l'art d'embellir la vie en corrigeant la rudesse , la grossièreté de nos pères , et déposant la rouille des anciens temps.

Voilà comme il corrompt insensiblement le cœur , prépare l'avilissement de l'homme , et l'éloigne des vertus évangéliques. C'est donc ici cet esprit du monde qui est inimitié avec l'Esprit de Dieu (1). Et peut-on voir une opposition plus directe , plus frappante , plus entière que celle qui existe entre ces deux sentimens ? Il n'est aucune passion dérégulée qui ne soit incompatible avec l'esprit du Christianisme , mais

(1) Jaq. IV , 4.

le goût du luxe a cela de propre qu'il détruit jusqu'au principe des vertus chrétiennes, l'humilité, le renoncement à nous-mêmes. Les autres vices dépouillent l'arbre de la foi de quelques-unes de ses branches ; celui-ci l'attaque dans son tronc et dans ses racines. Les autres passions ne renversent l'édifice que peu à peu, en commençant par le faite ; celle-ci ébranle ses fondemens et le fait crouler tout-à-coup.

Après cela, M. F., vous étonnerez-vous que nos Ecritures prononcent anathème contre elle, et que dans toutes les censures, dans toutes les menaces adressées à l'ancien peuple par les hommes de Dieu, on trouve sur ce point non-seulement de graves reproches, mais des peintures détaillées, comme si ce luxe auquel il se laissait aller formoit un des premiers chefs d'accusation, une des principales offenses dont s'irritoit le Très-Haut ?

L'Evangile qui est *la loi parfaite* (1), est plus sévère encore. On ne lit pas sans terreur cette parabole du mauvais riche puni des supplices du monde à venir, et auquel cependant le Sauveur n'impute d'autre crime que d'avoir vécu dans les délices, la bonne chère et les recher-

(1) Jaq. I. 25.

ches du luxe. C'est que destructeur de toutes les vertus , de la charité , de la piété , le luxe en suppose la mort dans l'âme qui s'abandonne à lui sans réserve.

Cependant , M. F. , s'il contribuoit à notre bien-être présent , on pourroit , sinon le justifier par cette considération , du moins en tirer quelque excuse ; mais cette religion divine qui le proscrit , nous la tenons de CELUI qui connoît notre nature , qui sait ce qu'il nous faut. Ainsi le luxe ne peut s'opposer à ses lois bienfaisantes sans s'opposer en même temps à notre vrai bonheur.

2.^o Pour vous faire sentir toute la force de cette vérité , il suffiroit d'une seule réflexion. En détruisant l'esprit de piété , le luxe nous sépare de Dieu : il nous sépare de Dieu , l'auteur de toute félicité ; de Dieu , source suprême des plus délicieuses émotions , avec lequel tous les sentimens heureux ont quelque rapport plus ou moins éloigné , dont ils sont , si je puis ainsi parler , une émanation , en sorte qu'ils s'affoiblissent et s'éteignent par degré dans l'âme , à proportion qu'elle s'éloigne de lui ; comme tous les objets de la nature s'effacent , perdent leurs couleurs et leur éclat quand le soleil se voile et s'obscurcit. Nobles mouvemens d'une âme sensible , for-

te , généreuse ; délices de la piété ; ravissantes espérances de la foi ; plaisirs purs de la bienfaisance ; tous ces biens s'évanouissent et disparaissent dans un aride et matériel égoïsme. De là ce fonds de mélancolie que les excès du luxe déposent dans l'âme , et qui se montre par une disposition chagrine , irritable à la plus légère contrariété , par des craintes pusillanimes , par un lâche abattement dans les moindres revers. Hélas ! cette âme malheureuse blasée par l'habitude sur les jouissances des sens , en devient plus dépendante à mesure qu'elle y trouve moins de bonheur , et par un jugement redoutable , le présent lui paroît d'autant plus pénible qu'elle a plus à redouter l'avenir. Elle semble en porter avec elle le funeste pressentiment. — Mais pour être mieux compris de tous mes auditeurs , ne parlons ici que des effets purement terrestres , des malheurs purement humains que le luxe traîne après lui. Voyez , M. F. , combien il compromet notre repos extérieur et notre repos domestique , toute la paix dont nous pouvons jouir au-dehors et au-dedans.

Je dis au-dehors ; il trouble , il détruit ce repos en inspirant aux autres des préventions défavorables contre nous ; et remarquez ici combien l'orgueil est insensé , ocmme il entend mal

ses intérêts. Les dépenses du luxe ont pour but de paroître avec avantage ; presque toujours ce but seroit mieux rempli par une noble simplicité. Elle est la parure de l'opulence : à une frivole considération elle ajoute le respect du cœur ; elle fournit aux riches de grandes ressources pour exercer cette bienfaisance, cette charité qui est leur plus noble faste, leur plus belle magnificence. Chez l'homme qui est dans la médiocrité, elle est une bienséance d'état ; et chez le pauvre, la meilleure des recommandations ; jointe au travail, à l'économie, ses compagnes naturelles, elle invite à le soulager ; elle annonce que le bienfait que sollicite sa misère, est un talent qu'il saura faire valoir. Le luxe au contraire, en offensant l'amour-propre des autres hommes, les éloigne de nous ; il révolte nos supérieurs, mortifie nos égaux, humilie nos inférieurs ; il met au fond de leur âme un désir caché de nous rabaisser, levain secret qui fermentera tôt ou tard, dont l'amertume s'exhalera en jugemens téméraires, en médisances, en calomnies. Le luxe enfin fait naître le soupçon, excite de justes plaintes, prépare de loin les scènes violentes de la discorde et de la haine. C'est dans les grandes cités sans doute, c'est à la cour des princes qu'il déploie sa fureur avec

plus d'éclat : c'est là qu'on vit plus d'une fois la patrie bouleversée par des haines de famille qu'avoit allumées une rivalité de ce genre , ou bien un sujet insensé se rendant suspect à son roi par un luxe imprudent , et creusant de ses propres mains l'abîme où il devoit tomber ; mais on peut dire que dans toute société où il s'introduit , le luxe produit des effets de même nature , quoique peut-être moins sensibles. Combien d'inimitiés entre des concitoyens , des amis , qui n'ont pas d'autre origine ! C'est un homme nouveau dont on se plaît à rappeler l'obscurité passée , pour l'opposer à son faste présent , pour se demander par quels moyens il a élevé sa maison. C'est un riche dont la prospérité excite l'envie : on se dit que sa fortune siérait mieux en d'autres mains qui en feroient un meilleur usage. C'est un pauvre qui , pour n'avoir pas su se renfermer dans les limites étroites et sévères que lui prescrit sa condition , prévient contre lui ceux dont il a besoin , se ferme les entrailles de la compassion , et repousse la main qui alloit le soulager. C'est un artisan dont on inculpe la probité , qu'on accuse de pourvoir par des voies illégitimes à des dépenses qui surpassent ses moyens. Ailleurs , j'entends les réclamations amères et justes d'un créancier qui

voit consumer en folles dépenses l'argent qu'on lui doit ; emporté par l'indignation , il a recours à des moyens de rigueur , qu'il n'eût point employés ; je vois un protecteur refroidi , découragé , abandonner un homme qui marche dans la carrière de la folie , pour lequel il se dit que ses conseils , ses efforts , ses services seroient inutiles.

Je pourrois multiplier à l'infini ces détails ; mais c'en est assez pour que vous puissiez comprendre à quel point le luxe expose notre tranquillité extérieure.

Il n'est pas moins funeste à cette paix intérieure et domestique , plus précieuse encore , que nous goûtons autour de nos foyers , au milieu des nôtres , et dans le calme de nos pensées. Il l'attaque dans ses principales sources , la santé , l'ordre , la sécurité , l'indépendance et l'harmonie domestique.

Il nuit à la santé , parce qu'il renverse l'ordre naturel dans la manière de vivre , change les plaisirs en fatigue , et fait des tranquilles heures de la nuit , si propices au repos , un temps de dissipation et de tumulte. Il nuit à la santé , parce que ses funestes habitudes amollissent , énervent le tempérament , et prennent sur l'âme un tel empire , que dans les circonstances les plus pres-

santes , dans les temps de maladie , de convalescence , on ne sait pas y renoncer , on ne peut se soumettre aux gênes , aux privations d'un régime.

Il n'est pas moins opposé à l'esprit d'ordre. L'ordre établit une juste proportion entre toutes les parties de la dépense : il classe chaque objet d'après son importance réelle ; donne la première place au nécessaire et la dernière au superflu. Le luxe renverse cette proportion ; il met le superflu avant le nécessaire ; il dirige les soins, les désirs, les travaux, les sacrifices, non vers ce qui est utile, mais vers ce qui paroît. Ce n'est pas aux besoins d'une famille, à son bien-être, à son éducation, que l'on songe à pourvoir avant tout ; c'est aux jouissances des sens ou de la vanité. L'économie domestique n'offre plus l'image d'un corps bien constitué, dans tous les membres duquel le sang circule librement ; c'est un assemblage monstrueux dont quelques parties sont enflées, tandis que d'autres languissent et se dessèchent.

Vous comprenez dès-lors comment, par degrés, le luxe détruit cette sécurité sur l'avenir, si nécessaire au repos de l'esprit. Entraînés dans un train de vie qui n'est pas d'accord avec nos moyens, nous en avons malgré nous le senti-

ment secret ; c'est une épine qui s'enfoncé et nous blesse toujours davantage : l'année présente, loin de préparer des ressources à celle qui doit suivre, anticipe sur ses revenus, peut-être même les dévore d'avance. Que deviendra l'homme s'il n'a pas le courage de reprendre une vie plus simple, de s'imposer d'honorables privations ? Il voit les intérêts qu'il ne paie point s'accumuler et former des capitaux effrayans ; il engage son patrimoine entier, quelquefois même jusqu'aux droits de son épouse, jusqu'à la dernière ressource de ses enfans ; la perspective de sa ruine vient se placer devant ses yeux ; et trop souvent pour se dérober à cet odieux fantôme, il se jette en insensé dans de nouveaux désordres, peut-être dans l'abîme du désespoir.

La perte de l'indépendance est une suite nécessaire de cette situation embarrassée. Heureuse indépendance, si chère à une âme noble ! Celui qui la possède ne craint point la rencontre de ses semblables ; il ne baisse point le front devant eux ; en payant un tribut d'égards ou de respect à ses supérieurs dans l'ordre social, il conserve toute la dignité de sa nature. Mais l'imprudent dont le luxe a dérangé les affaires, met quelquefois au-dessus de lui jusqu'à ses infé-

rieurs ; il donne droit de l'humilier , à l'artisan , au journalier , au domestique dont il retient le salaire ; et combien de fois l'esprit le plus hautain s'est vu forcé de supporter les reproches mortifiants , les instances menaçantes d'un obscur créancier ! Prières rampantes , démarches basses pour se procurer de l'argent , refus à essayer , conditions dures à accepter , désolante perspective de voir un étranger mettre en vente l'héritage de vos ancêtres et vous chasser du toit paternel ; voilà les suites d'un luxe insensé ; où est l'homme qui , conservant quelque sensibilité , quelque élévation , ne frémit pas à ce tableau ?

Que deviendront l'harmonie , la paix domestique au milieu de chagrins pareils ? Les maux qu'on n'a point mérités peuvent serrer les nœuds d'une famille qui les supporte en commun , et les adoucit par une affection mutuelle. Mais il en est bien autrement de ceux que l'inconduite amène. Le luxe , dès ses premiers effets , relâche déjà l'union par l'égoïsme qu'il produit , par les occasions de querelle , de contradiction qu'il fait naître entre l'époux et l'épouse , le père et les enfans , qui condamnent souvent les uns chez les autres un défaut d'économie qui se trouve chez tous : cette union , déjà altérée par des contestations trop fréquentes , que devient-elle , je

le répète, lorsque le désordre des affaires, l'attente des derniers malheurs, aigrissent l'humeur et font de ces momens de réunion, si délicieux pour une famille heureuse, une occasion de retours cruels sur le passé, d'accusations, de reproches amers et sans cesse renaissans? Tant il est vrai, M. F., que sous tous les rapports le luxe est opposé au bonheur comme à la vertu.

III. Que n'aurois-je pas à dire maintenant si j'appliquois aux peuples cette grande vérité! Leur histoire est en grand celle des particuliers; mêmes commencemens, même progrès, même chute. L'ordre, le travail, l'économie, élèvent une nation; l'aisance amène le luxe et ses dépenses vaines, et ses dangereuses jouissances, qui dessèchent, flétrissent les âmes, excitent les désirs inquiets, détruisent dans le corps de l'Etat les principes du bien-être, l'amour fraternel, tous les sentimens heureux. Engourdie, énermée par la mollesse, cette nation retombe dans l'obscurité, ou bien de sa langueur même, du dégoût des plaisirs simples et vrais sortent ces passions ennemies de tout ordre social, ces passions funestes et corrompues qui bouleversent et désolent l'univers.

Mais si tels sont les effets du luxe dans les

grands Etats ; si le luxe , qui sous divers rapports leur semble nécessaire , leur est pourtant nuisible , leur est pourtant funeste , ne sera - t - il pas mortel pour un petit Etat , dont les ressources sont toujours précaires et bornées , qui n'a d'existence , de crédit , de renommée que par les vertus de ses enfans , dont la seule force est dans leur union , la seule richesse dans leur dévouement ? Que deviendra-t-il , je vous le demande , si le luxe absorbant tout , les citoyens ne sont pas en état de payer les impositions nécessaires , ou ne les paient qu'à regret ; si dans l'insuffisance de ces impositions , en des occasions urgentes , imprévues , ils ne savent pas , suivant leurs forces , venir au secours de la patrie ; s'ils aiment mieux dévorer leur patrimoine dans les recherches du luxe , et en s'épuisant eux-mêmes , épuiser aussi leurs frères par cet instinct fatal d'imitation si puissant dans les républiques ?

Un petit Etat ne peut subsister et fleurir que par l'esprit public et l'amour de la liberté. Or le luxe tue l'esprit public , car en perdant les mœurs nationales , on perd bientôt l'amour de son pays ; on en vient jusqu'à ne plus même concevoir cette passion si naturelle et si noble , dont les effets sont si énergiques et si actifs. Le luxe

éteint le feu sacré de la liberté , car en faisant son tout de ces jouissances efféminées , inventées pour amuser les peuples asservis , on en vient , je rougis de le dire , jusqu'à désirer , jusqu'à regretter leur condition. Ainsi , tiré de l'esclavage par le Dieu Fort , Israël soupiroit lâchement après les délices de l'Égypte.

Ah! M. F., qu'il seroit affreux que jamais ces traits nous convinsent ! Qu'il seroit affreux qu'infectés du poison du luxe , nous nous montrassions indignes de ces belles destinées que la bonté céleste a daigné nous offrir de nouveau !

Hélas ! quand la main du Seigneur s'est appesantie , nous ne l'avions que trop mérité. Nous étions corrompus par le luxe , enivrés de ses jouissances ; l'or qui les procure étoit pour nous le premier des biens ; toutes les facultés , tous les talens , tous les esprits étoient tendus aux moyens d'en acquérir. C'est alors que s'enflamma la colère céleste , ou plutôt , Seigneur , c'est alors que ta miséricorde voulut dessiller nos yeux , en faisant disparaître les fantômes qui les éblouissoient , et retremper nos âmes par l'affliction. Oui , grand Dieu , c'est par la voix des calamités que tu daignas nous rappeler , que tu voulus rappeler à toi tous les peuples. Ces calamités dont s'irritent les âmes corrompues ,

et qui font murmurer les esprits foibles et superficiels, sont, dans les desseins de ta miséricorde, un moyen puissant de réveiller les hommes de leurs songes, de les ramener à la sagesse, à la félicité.

Maintenant, Chrétiens, je vous en conjure, que nous n'ayons pas souffert en vain. Si nous retrouvons la prospérité, craignons d'en abuser une seconde fois. Sachons redouter l'accueil qui nous a mis si près de notre perte. Ah! que la liberté qui nous est donnée nous trouve dignes de la posséder! Qu'elle ne serve pas à montrer au monde à quel point nous sommes déçus. Cette liberté nous a peu coûté, trop peu peut-être. Nous n'avons pas eu de grands sacrifices à faire pour la recouvrer. Sachons faire du moins ceux qu'elle exige pour être maintenue. Voilà; cette patrie, cette Genève qui nous est rendue, est si brillante de ses beautés naturelles, si richement parée des mains du Créateur; les sites ravissans et sublimes qui l'entourent, les tableaux enchanteurs qu'elle déploie ont tant de magnificence et d'éclat; elle est embellie par l'activité, l'intelligence, l'énergie de ses fils et les douces vertus de ses filles, par les talens, la bienfaisance, la générosité d'un grand nombre de ses citoyens. Sachons dédaigner un vain

luxe qui la priveroit, de ses plus touchans attraits : *C'est à la cour des rois ; c'est dans les palais des grands*, disoit le Sauveur, *qu'habitent ceux qui vivent avec magnificence* (1). Pour nous, M. F., dans notre sphère étroite et fortunée, cet éclat ne nous convient point.

C'est par une voie toute contraire que nos ancêtres se firent un nom malgré leur petitesse. L'amour de la patrie, la simplicité, la foi, furent pour eux le chemin de la gloire. Attachons-nous à suivre leurs traces au lieu de nous exposer à la risée, en imitant avec maladresse les coutumes des grandes cités. Reprenons leurs habitudes et leurs vertus. Qu'en mettant le pied sur cette terre, à la noble simplicité de nos mœurs, à leur austérité vertueuse, l'étranger reconnoisse et respecte le sol de la liberté. Alors, M. F., nous mériterons d'être associés à ce peuple renommé par la simplicité de ses habitudes, non moins que par sa franchise et son patriotisme. Alors nous pourrons lui présenter des exemples utiles, et non des exemples pernicieux. Alors nous serons encore une fois ; nous serons comme jadis, l'objet de l'intérêt des nations, de l'estime de l'Europe ; nous serons la ville sainte, le peuple du Seigneur. Ainsi soit-il.

(1) Luc VII, 25.